

ACADEMIE FRANCAISE.

M. le comte de Montalembert, élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Droz, y est allé prendre séance le 5 février, et a prononcé le discours qui suit :

Messieurs, Parmi nos provinces de l'Est, il existe une contrée dont le nom porte l'empreinte de son histoire, de sa vieille indépendance, dit naïve courage de ses enfants. La Franche-Comté de Bourgogne est comme le Tyrol de la France : une nature grandiose et pittoresque y tient lieu de monuments, et le cœur de l'homme semble emprunter à cette nature quelque chose de sa force et de sa grandeur. Sur les flancs du Jura, défrichés par les moines, au milieu des forêts de sapin et dans les gorges profondes que creusent le Doubs et ses affluents, il s'est formé une race austère, énergique, intelligente, jadis passionnée pour ses antiques franchises, de tout temps célèbre par son ardeur belliqueuse, son attachement enraciné à la foi catholique, son fier et opiniâtre dévouement à ses maîtres. (1) « On ne les soumet qu'à coups d'épée, et il faut abattre jusqu'au dernier » disait d'eux il y a deux cents ans un capitaine français qui avait éprouvé leur valeur en essayant de les détacher de la monarchie espagnole, dont l'amour se confondait dans leurs cœurs avec celui de leurs vieilles et chères libertés. Au dix-septième siècle, les paysans comtois se faisaient enterrer la face contre terre, pour témoigner de l'aversion que leur inspirait la conquête française et la domination de Louis XIV. Et, toutefois, à la fin du dix-huitième siècle, tous les cœurs y étaient tellement imprégnés du sentiment national, que nulle province n'a fourni à la patrie menacée des bataillons de volontaires plus nombreux et plus prodigés de leur vie. Cette terre généreuse n'a cessé de produire des héros que lorsque la France eut cessé de combattre. Également seconde dans le domaine des lettres et de la science, elle n'avait enfanté jusqu'à nos jours que des esprits dont la hardiesse, tempérée par l'étude et la foi, n'affligea jamais la conscience ni la raison.

Vous lui devez, Messieurs, pour ne citer que nos contemporains, M. Cuvier, qui sut être grand toujours et partout ; M. Nodding, qui eut l'art de rester populaire en se moquant de toutes les orgueilleuses chimères de notre siècle ; enfin l'homme sage et bon que vous avez daigné m'appeler à remplacer parmi vous.

M. Droz, comme tous les Franches-Comtois, aimait sa province natale avec une passion fidèle. Il m'en eût voulu de ne pas parler d'elle avant de parler de lui. J'accomplis volontiers ce devoir ; car, pour moi aussi, la Franche-Comté est une sorte de patrie. C'est elle qui m'a recueilli au lendemain du naufrage de la patrie et de la royauté ; c'est elle qui, en me montrant spontanément la carrière politique, nous a donné, à vous, Messieurs, l'occasion de fixer vos regards sur moi, et à moi la témérité d'aspirer à vos suffrages. Grâce à elle, je puis vous remercier aujourd'hui de m'avoir accordé la seule faveur que j'aie désirée, la seule élection que j'aie sollicitée, et la seule distinction que j'aie obtenue dans le cours de ma vie.

M. Droz naquit à Besançon en 1773, d'une de ces anciennes familles de robe dont l'intégrité est traditionnelle, les mœurs sévères, l'indépendance un peu froissée, constituant une des forces vitales de l'ancienne société française. Il perdit, très jeune, sa mère ; son père,

(1) *Deo et Cæsari fidelis perpetuo*, devise de Besançon.

homme pieux et instruit, veillait à son éducation, qui ne fut pas sans difficulté. Le futur moraliste se fit remarquer dès son adolescence par un caractère impétueux et rebelle. La religion, qu'il devait plus tard si noblement confesser, ne lui inspirait (c'est lui qui nous l'apprend) ni une sorte d'effroi et de répulsion. Il aimait l'étude et avait même de l'ambition littéraire ; mais l'enseignement routinier des classes le fatiguait. Arrivé au cours de philosophie, il n'y tint plus, se brouilla définitivement avec le latin et le syllogisme, et obtint de son père la permission de terminer ses études sous ses yeux.

Le premier livre qu'il reçut des mains paternelles fut le *Discours de la Méthode* de Descartes. Il entra par cette porte dans la philosophie, qui devint dès lors sa carrière et la passion dominante de sa vie. Le moment n'était pas heureux : le matérialisme du dix-huitième siècle régnait sans rival. L'irréligion était universelle. Le vent impur qui desséchait tout avant de tout déraciner, souffla sur cette jeune âme ; mais toute vie morale ne s'y éteignit point.

Le jeune Droz se retrancha dans le déisme : et s'imposa pour tâche de prouver aux vieux chrétiens de sa famille, qui ne lui ménageaient pas les reproches, qu'un déiste peut également surpasser un chrétien dans la pratique des devoirs envers les hommes. Mais le cynisme de la littérature alors en vogue le révoltait. Il raconte quelque part qu'il ne put achever la lecture de *Candide*, et que la prétendue *Philosophie de l'histoire* du même auteur lui sembla un libelle contre l'humanité. Il prit pour évangile les *Essais de Montaigne*, Horace, Cicéron et le Plutarque d'Amyot firent également ses délices. Il s'habitua à observer, à réfléchir, et se fit la promesse, qu'il a gardée, de fuir l'ambition, et de ne rechercher qu'une vie obscure et paisible, vouée à l'étude et à la vertu.

Cependant la révolution éclatait : il acheva son éducation au milieu de l'ébranlement universel, et fut envoyé à Paris, à dix-neuf ans, pour y chercher une carrière. Il arriva le lendemain du 10 août, et assista, de très près, aux massacres de septembre.

Quoiqu'il eût adopté, avec la chaleur qui lui était naturelle, la révolution et ses suites, un séjour à Paris, inauguré sous de tels auspices, n'était pas fait pour lui plaire. D'ailleurs l'invasion appela à l'armée tout ce qu'il y avait encore en France de jeune et d'honnête. Droz y courut : il s'engagea dans le douzième bataillon des volontaires du Doubs ; ses camarades l'élevèrent capitaine. Il servit trois ans à l'armée du Rhin, moins occupé de la guerre que de la lecture des philosophes anciens, dont il faisait des extraits au bivouac. Pendant la Terreur, il fut envoyé en mission auprès du ministre de la guerre Carnot. Celui-ci lui permit de rester quinze jours à Paris. Il y retrouva les massacres de septembre continués par le tribunal révolutionnaire. Il assista aux séances de ce tribunal : il vit ces charrettes où s'entassaient l'innocence, la beauté, le talent ; tous les âges, toutes les conditions, toutes les gloires et toutes les vertus de la France. Il s'exerça même, ainsi qu'il l'a raconté depuis, à suivre le chemin de l'échafaud, dans la pensée que son tour pourrait bien venir.

Trente ans après, dans un de ses ouvrages, il notait ainsi les impressions de ce séjour : « J'ai vu Paris dans ces jours de crime et de deuil. A la stupeur qui couvrait toutes les figures, on eût dit une ville désolée par une maladie contagieuse. Les vociférations ou les rires de quelques cannibales interrompaient seuls le silence de mort dont on était environné. La dignité humaine n'était plus

scandale que par les victimes qui, portant un front serein sur l'échafaud, s'exaltaient sans regret d'une terre déshonorée. L'état de prostration et de stupeur était tel, que si on avait dit à un condamné : Tu iras dans ta maison, et là tu attendras que la charrette passe demain matin pour y monter, il y serait allé, et il y serait monté. »

Chose étrange ! ces révoltants spectacles ne le détachèrent pas encore des principes révolutionnaires. Le temps et la culture des nobles instincts de son âme devaient seuls amener le changement qui nous a valu en lui un écrivain dévoué à l'ordre et à la vérité.

Sa santé l'ayant obligé de quitter l'armée, il revint à Besançon, y continua ses chères études, et obtint la place de professeur à l'École centrale du Doubs. Ce fut alors qu'il publia ses premiers écrits. Ils ne portèrent que trop le cachet de l'époque. Non-seulement l'auteur y applaudit à la révolution, au 10 août et au 18 fructidor, mais il transporte dans l'histoire et dans la philosophie sa passion du moment : il vante avec enthousiasme Condillach et Jean-Jacques ; il ne trouve pas assez d'invectives contre les rois, les Papes, les *vils cénobites* et la barbarie du moyen âge.

Si je ne fusais que le panégyrique de M. Droz, je devrais garder le silence sur ces échecs de jeunesse qu'il eût voulu ensevelir dans l'oubli, et qu'il a depuis si noblement effacés. Mais je n'ai jamais cru que la solennité de cet hommage dût exclure la vérité, et je veux tirer de la franchise peut-être indiscrète de mes critiques le droit d'abonder tout à l'heure dans l'éloge. Rien d'ailleurs ne me semble plus instructif et plus encourageant dans la vie des hommes distingués, que ces notes de leur jeunesse contre l'erreur et la passion, lorsqu'ils n'y ont succombé que pour se relever et laisser bien loin derrière eux les complications ou les critiques d'une faute glorieusement rachetée. J'y trouve la plus consolante des leçons pour ceux qui ont commencé par donner des gages au mal, mais qui n'en veulent pas rester les captifs éternels.

Vers 1803, M. Droz transporta sa retraite à Paris : je dis sa retraite parce que, tout jeune encore, il ne comprenait pas la vie en dehors d'un cercle restreint, où les joies de la famille et les épanchements de l'amitié lui tiendraient lieu de tout autre intérêt. A Paris, comme à Besançon, il trouva le centre qu'il lui fallait : un groupe d'hommes de cœur et de talent, bienveillants et sympathiques, qui apprécièrent son mérite et lui firent une place au milieu d'eux. Ducis et Cabanis furent ceux qui exercèrent sur lui le plus d'influence.

Le bonheur domestique lui avait été largement départi. Il était déjà marié quand il vint à Paris, et cette union répandit sur sa vie entière un parfum de félicité intime et profane. « Je devins, nous dit-il, éperdument épris d'une jeune personne dont les qualités aimables se peignaient sur sa figure charmante. Notre bonheur à dire quarante-sept ans et mon amour pour elle ne dégénéra jamais en amitié. » C'est ainsi que parlait de sa femme dans le dernier ouvrage qu'il a publié à soixante-quinze ans, et sept ans après l'avoir perdue. « Le monde idéal que je rêvais, dit-il ailleurs, se trouva réalisé pour moi. Un sujet d'ouvrage s'était naturellement offert à ma pensée : je publiai mon *Essai sur l'Art d'être heureux*. » Ce livre, qui commença sa réputation, obtint, au milieu du bruit de l'Empire, un tranquille et durable succès. On y remarque des pensées justes spirituellement exprimées. Mais, ce qui parle le plus haut en faveur de sa théorie, c'est

son exemple. Il a été heureux ; et, chose plus rare, il a tenu à passer pour être. Il sut se préserver non seulement du malheur, mais de l'ennui, qu'il regardait aussi comme un malheur. Et, pour fuir cet ennemi, il en revient toujours à son goût prédominant, celui de la retraite. « D'abord, dit-il, on s'y « garantit d'une foule d'importuns et d'oisifs. « Des gens qui ne vous déroberaient pas une « pièce de monnaie, vous volent sans scrupule « une heure, un jour : ils ne savent donc ce « que c'est que le temps ? C'est la vie. »

Le bonheur de M. Droz dut être accablé par la vogue de son *Essai*, et par la distinction dont l'Académie française honora son *Éloge de Montaigne*, publié en 1811. C'est ainsi qu'il traversa le règne de Napoléon, dont il ne goûta nullement le système et dont il méconnaissait même le génie.

Après la restauration, son talent prit un nouvel essor : il se signala par la publication d'un *Essai sur le Beau dans les Arts*. M. Droz l'avait composé en présence des chefs-d'œuvre que les conquêtes de l'Empereur avaient entassés au Louvre ; et il eut le mérite, fort rare alors, de sentir et de dire que ces chefs-d'œuvre auraient dû rester sous le ciel qui les avait inspirés. Cependant il y concentra trop exclusivement ses études et ses admirations sur les monuments de l'antiquité et de la Renaissance. Tout le vaste domaine que le christianisme a ouvert aux arts lui est demeuré fermé. Il parle beaucoup d'architecture, et n'a pas un mot pour les édifices sublimes que l'art de nos pères, l'art chrétien et national, a semés avec tant de prodigalité sur le sol de la France et de l'Europe. Mais nul ne comprenait alors ces incomparables beautés. Depuis près de trois siècles, la France s'était condamnée à les ignorer ; elle passait à côté de ses plus admirables monuments sans avoir appris à les regarder. Pendant le grand siècle, pas un poète, pas un prosateur, pas un prêtre même, ne leur avaient consacré le moindre hommage ; et les esprits les plus cultivés, tels que Fénelon ou Fleury, n'en parlaient qu'avec dédain.

Il était réservé à notre époque de réhabiliter vingt générations d'artistes, créatures inconnues et sublimes de nos cathédrales, de nos cloîtres démolis, de nos châteaux en ruine, et des innombrables trésors de peinture, de sculpture, de musique, qui ornent la vie de nos aïeux et dotent l'Europe du moyen âge d'un art dont la féconde originalité n'avait rien à emprunter ni à envier au paganisme.

C'est parmi vous, Messieurs, que sont venus siéger les apôtres désormais victorieux de cette autre et meilleure renaissance, qui est à la fois une conquête pour notre gloire nationale et une mine abondante pour l'avenir de l'art.

En 1823, à l'âge de cinquante ans, après avoir étudié les diverses théories morales enfantées par la raison humaine dans tous les pays et dans tous les siècles, M. Droz publia le résumé de ses recherches sous ce titre : *Philosophie morale, ou des différents systèmes sur la science de la vie*. Dans cet écrit l'assurance du langage ne déguise pas toujours les incertitudes de la pensée. Mais l'amour du bien, la recherche du vrai, le désir passionné du bonheur des hommes, y respirent partout, et font respecter l'écrivain par ceux-mêmes que la fibre un peu molle de sa doctrine ne satisfait pas. On demande facilement le progrès lent et sérieux de la vérité dans son esprit. On assiste à la lutte qui va désormais remplir sa vie, au conflit de son respect pour les préjugés et les superstitions de son éducation intellectuelle, avec la révolte de son âme droite et

pure contre tous les systèmes incomplets ou factices. Déjà les sommets de la vérité commencent à s'éclaircir pour lui.

La *Philosophie morale* lui ouvrit les portes de l'Académie. Il y entra en 1824, et vint avec honneur rejoindre parmi vous les amis de sa jeunesse. Andrieux, Auger, Picard, Roger, Campenon, esprits aimables et distingués, dont la cordiale et fidèle affection avait fait jusque là l'honneur et l'attrait de sa vie.

La politique ne pouvait enchaîner une âme comme la sienne, naturellement portée vers des contemplations plus hautes. Mais là encore cette âme toujours avide de vérité flottait dans la vague ; elle n'était arrivée qu'à des résultats qui ne pouvaient pas la satisfaire. Toutefois, et même à cette époque encore inachevée de son développement intellectuel, M. Droz touche et entraîne par des qualités de plus en plus rares dans la vie littéraire : la sincérité, la simplicité et la modestie. Il ne suppose jamais : il ne joue pas un rôle ; parce qu'il savait penser et écrire, ne se croyait pas appelé à gouverner le monde ou à le bouleverser. Il ne tente rien d'usé, rien d'outré. Il ne recherche pas pour lui-même la louange, et ne la prodiguait jamais. Aussi ne connaît-il point le besoin de cultiver la popularité, ni d'exploiter ce triste commerce entre l'orgueil et l'admiration dont Bossuet disait déjà : « On loue pour être loué ; on fait honneur aux autres pour en recevoir ; et on se paie mutuellement d'une si vaine récompense. »

D'ailleurs de jour en jour sa marche devenait plus assurée ; sa plume acquérait une trempe plus mâle et plus vigoureuse. A la chaleur un peu superficielle, à l'émotion quelquefois déclamatoire et par trop continue de ses premiers écrits, succède un style qui, sans cesser d'être pur et noble, commence à traduire l'énergie croissante de ses convictions. Le style et l'homme se révèlent enfin avec toute leur valeur dans le grand travail historique qui fut son œuvre capitale. Il s'y était préparé par de laborieuses études et des recherches prolongées ; car il possédait jusqu'au scrupule le respect du public et de lui-même. Le premier chapitre de son court ouvrage sur la philosophie morale fut écrit sept ans avant qu'il ne le fit imprimer, et il travailla pendant trente ans sans relâche à son *Histoire de Louis XVI*. Cette longue et patiente étude explique l'attitude particulière de ce livre pour tout lecteur ami de la vérité, dans un temps qu'on a voulu habituer aux dangereux mensonges de l'improvisation historique.

J'ai hâte, messieurs, de vous parler de ce grand ouvrage, qui constitue les véritables droits de M. Droz à la reconnaissance publique et à l'estime de la postérité. Vous en connaissez le titre complet : *Histoire du règne de Louis XVI pendant les années où l'on pouvait prévoir ou diriger la révolution française*. Ce titre est un peu long, mais il est le résumé du livre et de l'excellente pensée de l'auteur. En vain son libraire lui fit des observations, lui représenta que cet périphrase effrayait le public et nuirait au succès : M. Droz tint bon. Il aimait mieux consulter sa conscience que sa renommée. Il eût raison, même pour sa renommée. Le public eût confondu son livre avec tant d'autres, plus éclatants et plus populaires, sur la révolution française ; tandis qu'en maintenant au frontispice de son œuvre la pensée qui en fait le fond, il se classe à part, et franchit au profit de la vérité et de la société un problème trop souvent résolu contre l'une et l'autre.

Il proteste donc, dans son histoire, contre cette fatalité mensongère qu'on a donnée pour

32-Voir la 4e page

BERTAL.

Episode des Guerres d'Afrique.

La Mitidja dormait, éclairée par la lune, confiant au souffle d'une fraîche nuit d'être ses palmiers, ses platanes et ses larges figuiers ; obliques de la veille, insouciantes du lendemain, et jouissant du présent.

D'un air en heure le muezlin criait du haut des minarets sa prière de nuit.

Puis, une ombre projetée aux flancs des grands ravins, jonnait un hurlement et glissait dans les herbes.

C'était le chacal, à la tête pointue, qui suivait la piste de quelque ginboû ; Ou l'héne efflanquée, dont la prunelle ardente interrogeait la plaine.

Coleah et Biddah, les deux sœurs jumelles, Pune en face de l'autre et se tendant les bras, s'élançaient, toutes blanches, de la verdure humide, où baignaient leurs pieds, ne disant qu'à la nuit les mots mystérieux que la brise emportait vers les étoiles brillantes.

Deux cavaliers gravissaient une élévation sur laquelle s'élevait, entouré de chênes verts, d'arbuscules, de lentilles et de plantes rampantes, un gracieux marabout avec son croissant de neige et sa source limpide.

C'était un de ces frais oasis jetés dans cette plaine brûlée, comme l'espérance et la foi dans le cœur de l'homme.

C'était un peu de repos accordé par le Ciel au pèlerin patient.

L'apparence et le costume des deux cavaliers semblaient annoncer des Arabes de l'Atlas, l'un déjà bien loin du printemps de la vie, l'autre paraissant avoir quinze à seize ans au plus.

Ils cherchaient un abri pour eux et leurs montures fatiguées.

— Ben-Ali, dit le plus âgé des voyageurs, en mettant pied à terre plus lestement que n'auraient pu le faire soupçonner son grand âge, mets les entraves aux chevaux et laisse-les chercher une nourriture qu'ils ont si bien méritée.

Pendant que le jeune garçon exécutait cette tâche, le vieillard réunit et alluma, à l'aide d'un pistolet, quelques branches sèches, dont la lueur inattendue réveilla et mit en fuite, au milieu d'un concert de cris rauques et perçants, les oiseaux endormis sous le feuillage épais, mais ce bruit ne dur qu'un instant et tout redevenit silence.

C'était une belle tête que celle du vieillard, debout devant ce feu de bivouac, auquel il présentait, plutôt par fantaisie que par besoin, deux mains ridées, nues et nerveuses, largement attachées à deux vigoureux bras. Son œil brillant, la souplesse de ses mouvements, son air martial, auquel ajoutaient encore un riche fusil porté en bandouillière et deux magnifiques pistolets dont l'étau s'avancant sur la poignée d'argent d'un large yatagan, offrait un singulier contraste avec la barbe blanche qui couvrait sa poitrine ; il était en-

veloppé dans un burnous blanc, dont le large capuchon ramené sur sa tête ne laissait voir que d'une manière douteuse des traits blâlés par le soleil ; on eût dit, sous la double charité de la lune et du feu, au pied de ce marabout isolé, dont la source sonore semblait être la voix, on eût dit une apparition sortie d'un creuset fantastique.

Son compagnon, jeune, svelte, élané, aux teintes pâles et incertaines, le regardait en silence, comme s'il eût attendu quelques paroles de lui, et jetait de temps à autre un regard de satisfaction sur les chevaux occupés à paître l'herbe longue et fournie.

— Mon père, dit-il en voyant le silence continu du vieillard, nos chevaux finissent la journée plus gaillardement qu'ils ne l'ont commencée.

— C'est que l'animal lui-même, mon enfant, subit la loi du devoir, dont l'accomplissement est presque toujours suivi d'une récompense immédiate ; nos chevaux non seulement jouissent de nos caresses, c'est là notre liberté d'ici bas ; la loi du devoir, Ben-Ali, et le best qui, seul, nous maintient sur les flots agités de la vie ; et malheur ! malheur ! à qui s'en affranchit.

— Il me reste encore un morceau de pain blanc et un quartier de mouton que j'ai rapporté de la grande ville, dit le jeune Arabe, en sortant ces provisions du fond d'une besace de peau.

— Eh bien, mange ; quant à moi, je n'ai pas faim, répondit le vieillard ; puis il ajouta,

tandis que son fils, assis auprès du feu, se livrait à son apétit :

— Elle ne sera pas toujours grande cette ville renégate, où la religion est le fer, et Dieu le général, cette Alger, qui n'a pas serré dans une étroite de mort l'audacieux étranger profanant son croissant, et baignant des boutiques et des cafés sur les ruines de ses saintes mosquées ! Allah ! Allah ! un peuple qui ne s'appuie pas sur toi, passera comme l'herbe des champs, et tombera sous ton souffle vengeur !

Et, laissant pencher sa tête sur sa poitrine, il resta comme absorbé par une pensée profonde.

Tout-à-coup il tressaillit, releva vivement la tête, sembla écouter un bruit éloigné, puis, agitant brusquement le feu, qui ne jetait plus qu'une lueur incertaine, il indiqua silencieusement à son fils une masse blanche se mouvant dans la plaine, à un quart de lieue à peine de l'endroit où ils étaient établis.

— Ce sont des tribus en marche pour quelque expédition ; peut-être vont-elles au-devant des Français partis hier matin d'Alger un instant avant nous, pour tirer vengeance du meurtre de leurs fauchers, — se dit en lui-même le vieillard, qui observait attentivement l'approche de cette masse se dirigeant vers eux avec la vitesse d'un nuage que pousse une tempête ; bientôt il put distinguer les cavaliers arabes au nombre de 7 à 800.

— Arrivés à une portée de fusil du marabout dont les séparait un ravin large et profond s'étendant de l'Ouest à l'Est, sur une longueur de quelques centaines de pieds, ils descendi-

rent, malgré la rapidité du p'an qui y conduisait, jusqu'au fond de cette large fissure, et disparurent bientôt au milieu des broussailles dont elle était couverte.

Pendant quelque temps les deux voyageurs attendirent, immobiles, pour voir la direction que prendrait cette troupe au sortir du ravin.

Mais rien ne parut sur l'autre bord ; on eût dit que, semblables à ces pertes sotteraines qu'éprouvent certains fleuves, les cavaliers avaient été engloutis dans la terre sans qu'un seul restât, même pour rendre compte d'un aussi grand désastre.

— Ben-Ali, mon enfant, pas un mouvement, pas un cri, ou nous serions perdus ; il y a ici une embuscade dressée sans doute aux Français par les tribus du Sahel ; ce sont nos plus grands ennemis ; si elles pouvaient soupçonner que le caïd de *Suk-el-Erba* est ici, sans protection, sans suite, j'aurais bientôt vécu !

Puis il murmura tout bas : Allah veuille que je n'aie pas à regretter la curiosité qui m'a fait entreprendre ce voyage d'Alger ; tout ce que je lui demande, c'est de ramener sain et sauf à la tribu l'enfant qui doit porter mon nom et que pleurerait sa mère ; ou bien (et le caïd serait violemment la poignée de son yatagan) une mort précédée d'une vengeance éclatante !

— Mon père, n'entendez-vous rien, s'écria vivement Ben-Ali ?

— Non, rien, répondit le caïd en prêtant une oreille attentive.

— Là-bas, dit-il, en montrant le nord-est ;